

## LA CALOMNIE,

« Bientôt Manfred se laissa tellement dominer par ces sombres idées qu'il résolut d'aller en terre sainte. Comme vous l'avez entendu raconter, sans doute, il se faisait alors dans ses pays de grandes guerres contre les Turcs, qu'on appelait les Infidèles. Ces guerres étaient réputées saintes; on y combattait sous l'étendard de la croix, et il n'est pas une des familles de nos seigneurs ou de nos princes qui n'ait vu quelqu'un des siens mourir dans ces glorieux combats. Il faut dire pourtant aussi que beaucoup allaient en terre sainte dans l'espoir d'en rapporter fortune et renommé, et je dois avouer que Manfred était de ces derniers.

« Après avoir pris cette belle résolution, il prit aussi celle de s'expliquer enfin avec Francesca et avec sa mère. Il se présenta donc chez elles, au risque d'une entrevue qui devait enflammer encore son amour et celui de la jeune fille, et leur fit part de son étrange projet. Je crois que ces dames, par les raisons que j'ai déjà dites, auraient de beaucoup préféré qu'il ne leur parlât ni de terre sainte, ni de gloire, ni d'avenir. Mais, soit honte de se montrer plus empressées que lui, soit dépit, soit émotion, soit enfin parce que ces lointaines entreprises plaisaient à l'imagination des femmes de ce temps, la mère loua Manfred de sa détermination, la fille se tut, et lui les quitta pour faire ses préparatifs de départ. Les apprêts ne furent pas longs; il prit ses armes et son cheval, le plus net de ce qu'il possédait, et confia le reste à un vieux serviteur qui l'avait élevé. Quant à la croix d'or qu'il tenait de sa mère, et qui lui était non pas chère mais sacrée, il la remit à Francesca, en la priant de la porter tant que la nouvelle de sa mort ne lui serait pas parvenue, ou cinq ans au moins, en souvenir de son amour. La jeune fille suspendit, en pleurant, la croix à son cou, et donna en échange à son amant un mouchoir brodé de sa main; après quoi Manfred partit.

« Deux années s'écoulèrent, et comme les postes n'étaient pas organisées alors, et que les lettres ne se transmettaient pas avec la même facilité qu'aujourd'hui, les deux amants reçurent l'un de l'autre aucune nouvelle. Au bout de ce temps, enfin, et par l'intermédiaire d'un pèlerin qui, visitant tous les lieux saints, devait venir de Jérusalem à Rome, Manfred écrivit quelques mots à Francesca et à sa mère. Il leur disait qu'il était arrivé sain et sauf en terre sainte où il bataillait de son mieux: qu'il avait déjà tué de sa main bon nombre d'Infidèles et mérité souvent les éloges de ses compagnons. Quant à la fortune, il espérait et attendait toujours. Il ajoutait pourtant que là aussi ce n'étaient que partis et luttes scandaleuses des chefs entre eux; que celui-là faisant mal son chemin qui n'était ni fourbe ni courtisan; qu'il craignait, en conséquence, de ne pas faire le sien, et que c'était sans doute un châtement de la colère céleste, parce qu'il avait été entraîné à la guerre sainte par des vues intéressées; il concluait en demandant que Francesca lui conservât jusqu'au terme fixé la foi qu'elle lui avait jurée.

« Ces dames, de leur côté, trouvèrent, quelques mois après, une occasion de lui écrire. Elles remirent à un moine qui partait pour Jérusalem une lettre pleine de sentiments les plus tendres, au bas de laquelle la jeune fille disait à Manfred qu'elle lui serait fidèle, non-seulement jusqu'au terme fixé, mais tant qu'elle vivrait: elle ajoutait que, quoi qu'il pût advenir, soit qu'elle mourût avant, soit qu'elle mourût après lui, elle emporterait dans la tombe un cœur qui n'aurait appartenu qu'à lui seul.

« Cependant Francesca avait atteint ses dix-huit ans; elle était dans tout l'éclat de sa beauté, et ni ses pauvres toilettes ni sa vie retirée ne purent longtemps la soustraire aux regards avides des jeunes gens de la ville. L'un d'eux, noble et riche, appartenait à une famille puissante, et s'il était moins beau que Manfred, il rachetait cette infériorité par les charmes de ses manières aimables et brillantes. Il vit Francesca, l'admira et l'aima à sa manière, qui est aussi la mienne, parce qu'il pensa tout de suite au mariage. Raimbault (ainsi s'appelait notre jeune amoureux) était un de ces hommes qui ne sont ni tout bons ni tout mauvais, et qui probablement seraient tout bons, s'ils n'avaient été gâtés par un bonheur trop constant. Pour épouser une jeune fille sans fortune, dernier débris d'une famille proscrite et humiliée, il avait à faire taire d'abord sa propre ambition, puis à vaincre les obstacles qu'il devait rencontrer de la part de sa famille. Cependant telle est la puissance de l'amour que sa résolution fut bientôt prise, et qu'il ne tarda pas non plus à obtenir le consentement de ses parents. Il crut alors que c'était, comme on dit, une affaire faite; et comment aurait-il douté, en effet? Pouvait-il lui venir à la pensée que la mère si malheureuse et si délaissée lui refuserait sa fille, à lui puissant et riche, ou que la fille, qui vivait dans le plus complet isolement, était déjà l'écue par des serments d'amour?

« Comme c'était un homme d'un caractère tout opposé à celui de Manfred, et qu'il n'aimait à perdre son temps ni en réflexions ni en démarches inutiles, il n'avait pas voulu se présenter devant ces dames, tant qu'il n'avait pas été certain du consentement de sa famille; mais dès qu'il l'eut obtenu, il pensa qu'il serait reçu non comme un homme, mais comme un ange descendu du ciel pour les sauver, et il se complaisait à l'avance dans cette pensée de sa propre générosité et de leur reconnaissance. Jugez, après cela, s'il resta stupéfait, lorsque, ayant exposé sa demande, une sorte de surprise muette et presque dédaigneuse fut la seule réponse qu'il reçut de la mère et de la fille. Sa première idée toutefois fut d'attribuer cet accueil à une fausse modestie; et, voulant leur laisser le temps de la réflexion, il leur dit, en termes assez embarrassés, qu'il ne voulait pas précipiter les choses, et qu'il reviendrait le lendemain; puis il les salua.

« Quant il fut sorti, la mère et la fille tinrent conseil, si l'on peut donner ce nom à une délibération où l'une des parties apportait une résolution déjà prise et inébranlable, où l'autre ne voulant point paraître moins résolue. Toujours est-il, cependant, que la mère commençait à se laisser aller à quelques hésitations, soit qu'elles lui fussent dictées par sa tendresse pour sa fille qui dominait chez elle tous les autres sentiments, et même sa haine contre le parti de ses persécuteurs. Non pas que cette tendresse, profonde et sincère comme l'était, et préoccupée seulement du bonheur de sa fille, lui fit chercher ce bonheur là où il n'aurait pas existé pour Francesca; non, elle ne ressemblait pas en cela à beaucoup d'entre vous qui, lorsque vous donnez vos filles à des maris, faites choix de ces maris comme si c'était pour vous et non pas pour elles. La mère soumit donc à sa fille quelques observations.

(La suite au prochain numéro.)

Un avocat et un médecin se disputaient sur la pré-éance; ils s'en rapportèrent à la décision d'un philosophe, qui adjugea le pas à l'avocat en disant:

— Il faut que le larron passe avant le bourgeois.

## JOURNAL POUR TOUS

ALBUM LITTÉRAIRE.

Publié tous les Jendis à Ottawa, Ont.,  
par P. NAP. BUREAU.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT:

Un an .....	\$0.50
Six mois .....	0.25
Un numéro .....	0.01

L'abonnement est strictement payable d'avance.

Toutes lettres, envois d'argent, etc., devront être adressés au soussigné.

P. NAP. BUREAU,

170½ rue Sparks, Ottawa.